

Dans le quartier juif

Le vrai quartier juif se situait dans la Kossuth-Straße, en bordure de ville. Les juifs religieux habitaient à proximité de la synagogue orthodoxe, dans de petites maisons tordues dont les volets restaient souvent fermés, même le jour. La boucherie cascher aux morceaux choisis comme le foie ou la poitrine d'oie, Israël le boulanger et nombre de petites entreprises artisanales bordaient les rues étroites. C'est dans ce quartier qu'habitaient les juifs illustrant les bons vieux clichés. La plupart portaient de longs manteaux noirs, des bonnets de fourrure et des chaussettes montantes blanches. Les femmes ne s'y montraient guère. Les enfants, avec leurs culottes courtes bien trop longues, leurs chaussures à lacets, des bretelles noires au-dessus de leurs chemises blanches et leurs papillotes, jouaient à la balle dans la rue. Ils ressemblaient à de petits adultes, avaient le visage pâle, étaient silencieux et n'avaient pas la turbulence des autres enfants. La synagogue de la communauté juive orthodoxe était dans l'une des rues secondaires. Un grand bâtiment de style byzantin en briques rouges brutes, derrière une grande grille en fer. Cette synagogue était radicalement différente du temple néologue des juifs aisés et non orthodoxes de la ville. Richement orné, le grand bâtiment à l'imposant dôme flanqué de deux clochers à bulbe rappelait une cathédrale byzantine. Le portail d'entrée était surmonté d'un vitrail de couleur aux motifs bibliques, avec, au centre, une croix de David. Les jours de grandes fêtes juives, le Dr Heimann emmenait son petit-fils au service religieux.

Cet univers-là était différent et il n'y avait pas le moindre contact entre juifs orthodoxes et juifs néologues. Chez la population assimilée, on éprouvait de la honte à cause de ces pauvres juifs stéréotypés. On ne voulait pas être mis dans le même sac que les juifs « errants ». On tenait pour rétrogrades les coreligionnaires qui se cramponnaient à la tradition orthodoxe des juifs de l'Est, et leur apparence pour coresponsable d'un antisémitisme dont l'agressivité se faisait de plus en plus sentir.

Sur toute la largeur de l'étroite ruelle du quartier juif, de jeunes élèves-officiers hongrois en état d'ébriété déambulaient en se tenant par l'épaule et en braillant des chansons, ce qui effrayait les habitants. L'un des jeunes candidats-officiers jeta d'un geste ample la bouteille de vin de Kadarka qu'il venait de terminer contre le mur d'une maison basse. La bouteille se brisa et laissa une tache rouge sur le mur. A l'instant suivant apparut un vieil homme de petite taille, tout de noir vêtu avec une longue barbe, blanche comme neige, et une calotte en soie sur la tête.

« Je vous en prie, Monsieur l'officier, ne faites pas des choses comme ça. »

« Qui es-tu donc, vieille loque ? »

« Je suis le serviteur du temple, ici, à la synagogue, depuis déjà 45 ans. »

« Une petite merde, oui ! » beugla un sous-lieutenant éméché à ses côtés.

« Pourquoi, je vous en prie, dites-vous des choses comme ça ? Vous n'étiez même pas nés quand... »

« La ferme, vieille truie juive, si tu ne veux pas qu'il t'arrive quelque chose. »

Le vieux Hirsch devint silencieux et sentit qu'il serait sans doute dangereux de poursuivre son altercation avec les jeunes candidats-officiers éméchés. Il fit quelques pas en arrière, se retourna et voulut s'en aller.

« Et puis lâche, par-dessus le marché ! »

« Vous êtes bien tous les mêmes, des voleurs, des lâches, des parasites ! » poursuivit un autre homme en uniforme.

Sur ce, le vieux se retourna brusquement et cria du plus fort qu'il put : « Morveux, tu n'étais pas même encore né quand j'étais au front avec le 23^e régiment de hussards.

A cet instant, l'un des cadets assaillit le vieil homme de côté et le précipita au sol tandis que les autres l'empêchèrent de se relever ; ils s'acharnèrent à arracher les poils de sa longue barbe pour finir par l'abandonner à terre, couvert de sang, la barbe à moitié disparue. Les habitants des petites maisons qui avaient observé la scène cruelle derrière leurs rideaux se précipitèrent dans la rue vers le vieux Monsieur Hirsch, l'aidèrent à se relever et le accompagnèrent chez lui. Les élèves-officiers poursuivirent leur chemin en chantant des chansons ordurières et en vociférant des railleries contre les juifs. Ni la police ni aucun secours ne virent à l'aide. Vieille de plusieurs siècles, la peur du pogrom s'insinuait dans le quartier juif.

Le Dr Heimann découvrit avec horreur les événements de la Kossuth-Straße en lisant le « Kleine Morgenzeitung ». Il posa le journal sur son bureau, à côté de son plateau de petit-déjeuner, joignit les mains et pensa : on en est donc déjà là. Le bonheur promis par la libération et le retour à la mère patrie commencent bien. A cet instant, Peter entra dans la pièce sans frapper, comme d'habitude.

« Tu tombes à point, mon petit. Je vais te lire quelque chose suite à notre discussion d'hier. »

« Vas-y, lis, grand-père. »

Avec quelque émotion dans la voix, le grand-père lut au petit-fils l'article sur la brutale incursion des cadets dans le quartier des pauvres. Ensuite, les deux se turent. Le petit garçon dit à voix basse : « J'ai compris, grand-père. Les jeunesses hitlériennes, ce n'est pas pour moi. Mais Michael reste mon meilleur ami. Grand-père, je ne comprends pas pourquoi ils nous font tout ça. »

Le grand-père se dirigea vers la bibliothèque, ouvrit la porte en cristal et retira sa vieille bible à la reliure en cuir de l'étagère supérieure. Il l'ouvrit au chapitre 19 du deuxième livre de Moïse et lut le passage suivant au garçon :

« Le troisième mois après leur sortie du pays d'Égypte, les enfants d'Israël arrivèrent ce jour-là au désert de Sinäi. Etant partis de Rephidim, ils arrivèrent au désert de Sinäi, et ils campèrent dans le désert. Israël campa là, vis-à-vis de la montagne. Moïse monta vers Dieu ; et l'Éternel l'appela du haut de la montagne, en disant : Tu parleras ainsi à la maison de Jacob, et tu diras aux enfants d'Israël : Vous avez vu ce que j'ai fait à l'Égypte, et comment je vous ai portés sur des ailes d'aigle et amenés vers moi. Maintenant, si vous écoutez ma voix, et si vous gardez mon alliance, vous m'appartiendrez entre tous les peuples, car toute la terre est à moi ; vous serez pour moi un royaume de sacrificateurs et une nation sainte. »

Le grand-père se tut. Les yeux du garçon se remplirent de larmes et il dit tout bas : mais grand-père, je ne veux pas être saint, je ne veux pas être prêtre, je veux être un garçon comme les autres. »

Le grand-père lui passa la main dans ses cheveux coupés court et murmura tout bas : « Mon garçon, cela ne nous appartient pas. »

Le diktat de Vienne

Les événements se précipitèrent. Un calme tendu régnait sur la ville et la panique se répandait dans la population roumaine. Dans la grande cathédrale grecque orthodoxe, couleur grise, qui s'élevait comme un corps étranger au fond de la place du marché, les Roumains célébraient des messes de supplication. Les Roumains aisés, médecins, avocats, notaires et fonctionnaires, quittaient la ville. Le camarade de classe de Peter, Lucian Jeremia, qui avait longtemps partagé son banc d'école, disparut purement et simplement. Il était extrêmement rare qu'un garçon roumain fréquente le collège réformé dans lequel les grands-pères et grands-oncles de Peter avaient déjà passé le baccalauréat. Aux yeux des autorités roumaines, l'école passait pour être le centre de la désobéissance hongroise. En son fort intérieur, aucun citoyen transylvanien n'avait accepté le résultat de la Première Guerre mondiale ni la « paix honteuse » de 1918 signée à Trianon et au cours des 22 dernières années, chacun avait secrètement conservé, bien caché, son drapeau hongrois rouge, blanc, vert.

Le Dr Andor Fekete, le frère de la grand-mère de Peter, était l'un des défenseurs de la population hongroise, qui était largement majoritaire dans la région. En 1919, peu après le début de l'occupation roumaine, il lui était arrivé quelque chose de terrible. Il fut arraché de son lit à deux heures du matin par une horde de nationalistes roumains armés qui avaient fait irruption chez lui. Ils lui passèrent un sac sur la tête et, jusque dans une calèche, ils traînèrent l'homme qui se défendait violemment et criait au secours. Elisabeth, la servante, entendit les appels à l'aide de son maître et bien qu'encore en chemise de nuit, elle sauta sur l'essieu arrière de la calèche, qui venait de passer sous le porche de la cour intérieure et se dirigeait vers la place du marché. Les cris de la jeune femme hurlant « A l'assassin, ils assassinent le Dr Fekete, à l'aide, bonnes gens, à l'aide ! » furent tellement stridents que les citoyens tirés de leur sommeil ne tardèrent pas à se précipiter dans la rue et à arrêter l'attelage. Les ravisseurs disparurent dans la nuit et l'oncle Andor fut libéré.

Le jour suivant, il fit installer de lourdes grilles de fer articulées à toutes les fenêtres de son cabinet et de son appartement. Dès lors, qu'il se déplaçât à pied ou en calèche dans la ville, il se fit toujours accompagner d'un détective privé.

Après l'invasion des Roumains en 1918, la grand-mère de Peter jura de ne plus jamais prononcer un seul mot de roumain. Elle n'en démordit jamais, quitte à parfois provoquer des situations cocasses, comme lorsque le facteur apportait de l'argent et qu'elle essayait de lui faire comprendre en gesticulant des pieds et des mains qu'elle ne comprenait rien. Le « Kleine Morgenzeitung », l'un des derniers journaux en langue hongroise de Transylvanie, publiait de plus en plus d'articles courageux sur la restitution de la Transylvanie au royaume de Hongrie et sur l'injustice de Trianon.

C'était d'ailleurs toute une histoire : la Hongrie était un royaume, toutes les administrations – police, fisc, chemins de fer – et tout ce qui avait à voir avec l'Etat était « du royaume de Hongrie ». Seul hic : il n'y avait pas de roi.

L'amiral Miklos Horthy, officier d'ordonnance personnel de l'empereur François-Joseph puis commandant en chef de la marine de guerre impériale et royale d'Autriche-Hongrie en mer Adriatique, accéda à la régence – un régime mémorable. Horthy portait constamment son uniforme bleu d'amiral bien que la Hongrie ait perdu tous ses accès à la mer et que la flotte impériale et royale se soit coulée elle-même, sur ses ordres, après qu'il l'eut menée à la victoire dans la bataille navale d'Ortranto. Depuis, il était « amiral de la marine de guerre montée ». Il avait l'habitude, pour les défilés et autres cérémonies, de monter un superbe cheval blanc. Certaines chansons s'étaient même déjà hissées au rang de chansons populaires : « Horthy Miklos sur ton cheval blanc, viens et délivre-nous. »

Au mois d'août 1940, après que la radio et les journaux eurent annoncé le deuxième arbitrage de Vienne dicté par Adolf Hitler et Benito Mussolini, une joie et une allégresse indescriptibles éclatèrent dans toute la Transylvanie du Nord. Cette région, à commencer par le pays sicule, avait une majorité écrasante de Hongrois. Le territoire entier fut immédiatement rattaché à la Hongrie.

La nuit même, les autorités roumaines quittèrent secrètement la ville. Le lendemain, une mer de drapeaux aux couleurs de la Hongrie – rouge, blanc, vert – flottait sur les maisons et les bâtiments administratifs, à la place du drapeau tricolore roumain exécré – rouge, jaune, bleu. La maison du Dr Heimann arborait les couleurs hongroises, elle aussi. Bien que cela fût interdit, la grand-mère avait cousu le drapeau hongrois dans de la toile et l'avait soigneusement dissimulé derrière une poutre dans le vaste grand grenier – et elle venait de le ressortir.

Le lendemain, l'armée hongroise fit son entrée à Tirgu Mures, qui avait repris son ancien nom, Marosvasarhely. C'était un jeudi.

L'entrée officielle avec défilé militaire et fanfare devait se dérouler le dimanche sous le commandement de l'amiral Mikos Horthy en personne, avant de s'achever par une grande fête.

Le régent s'installa au château du comte Teleky dans lequel fut donnée, le soir même, une réception solennelle. Etaient présents dans la salle de réception baroque du château, au même titre que de nombreuses autres personnalités, l'oncle Andor, Carl Gabler et le Dr Heimann, mais également le Dr Halltrich. Tous fêtèrent en présence de Son Altesse le Régent la réunification longuement désirée de la Transylvanie avec la mère patrie. Silencieux, du haut de leurs sombres tableaux aux cadres dorés, les ancêtres de la dynastie de Teleky regardaient cette compagnie franchement enjouée tout à fait enchantée par les festivités. Plus tard, la Hongrie devrait payer ce cadeau à Hitler et Mussolini d'un prix dont on ignorait encore l'importance, à cet instant : la Hongrie serait contrainte d'entrer en guerre contre l'Union soviétique aux côtés de l'Allemagne.

Le lendemain, Peter dévora tous les articles de journaux consacrés à ce grand événement. Le dimanche, il se plaça à la fenêtre de la maison du Dr Samson, qui était juste sur l'itinéraire du défilé. Magda, la femme du dentiste Dr Samson était une amie de la mère de Peter. C'était même sa meilleure amie, bien qu'il fût impossible d'imaginer des personnalités plus opposées. Belle, gracieuse, calme et élégamment réservée, Agi avait l'élégance modeste et discrète. Magda n'était pas vraiment jolie, elle avait des hanches trop étroites qui n'allaient pas avec ses seins opulents, ses bras étaient tout aussi maigres et raides que ses jambes, ce qui les faisait paraître encore plus longs qu'ils ne l'étaient. Elle portait des vêtements criards, rouges la plupart du temps, parlait fort et avait un rire vigoureux qui avait néanmoins l'avantage de dévoiler ses superbes dents blanches, qui ressemblaient à des perles. Il se peut que cette extraversion fût la raison précise pour laquelle Agi appréciait tant Magda, dont le rire ne manquait jamais de la revigorer. Magda retenait son épaisse chevelure châtain sur la nuque, dans un filet à cheveux alors très à la mode. Sans qu'il fût possible de l'expliquer, ce filet provoquait une profonde antipathie chez Peter.

Un enthousiasme indescriptible régnait sur la rue. Le long du passage emprunté par le défilé, une gaîté effrénée agitait les nombreux spectateurs répartis sur les trottoirs, aux fenêtres et aux balcons. La foule ne cessait de lancer des fleurs aux véhicules militaires minutieusement astiqués qui roulaient au pas.

C'en était fini du spectre de l'armée de la grande Roumanie avec ses vieux attelages en désordre et ses soldats mal habillés. Les soldats hongrois étaient particulièrement soignés et saluaient à grands gestes la foule exultante. De temps à autre, un soldat ou un officier sautait d'un véhicule pour aller embrasser la plus belle fille, comme par hasard, au bord de la route. Tout à coup, un lieutenant de très belle allure sauta de son camion de transport de troupes, qui poursuivait lentement son chemin, s'élança jusqu'à la fenêtre du rez-de-chaussée surélevé d'où

Agi et Magda agitaient joyeusement la main, et embrassa Agi sur la bouche. Tout cela se passa si vite que personne n'eut le temps de réagir. Les deux jeunes femmes se regardèrent et eurent un rire gêné. Peter observa cette scène de très près : le nouvel uniforme de l'officier hongrois avec sa large ceinture et sa gaine de pistolet lui rappelaient l'uniforme de Michael. C'était la même odeur de cuir et de tissu neuf. L'officier avait regagné sa place depuis longtemps, à la droite du conducteur du transporteur de troupes noyé sous une pluie de fleurs. Il n'avait jamais vu d'étranger embrasser sa mère sur la bouche. La joie ressentie au moment de l'entrée triomphale de l'armée hongroise lui passa et il quitta sa fenêtre. Dans la ville, la gaîté dura toute la nuit.